

silence, tout comme ceux de *'ašīra*, *baṭn*, *fahd*, *hamūla* ... qui appartiennent pourtant au vocabulaire jordanien. Il en est de même du mot *'ārifā*, juge, arbitre, et de nombreux termes techniques de l'organisation judiciaire des Bédouins de Jordanie. De telles omissions sont d'autant plus regrettables que ce dictionnaire, qui se voudrait exhaustif, est encombré de mots étrangers, d'usage récent, empruntés souvent aux langues européennes, comme bar, pèlerine, blouse, jaquette, batterie, football, etc. Or, ils ne présentent aucun intérêt philologique ou ethnologique. D'ailleurs les académies arabes travaillent à leur trouver des équivalents à partir de l'arabe classique.

Plus grave encore, l'auteur commet quelques erreurs dans sa nomenclature des tribus jordaniennes. C'est ainsi qu'il donne seulement le nom de deux grandes fractions de la confédération des *Huwaytāt* : les *Abū Tāyih* et les *Ibn Ğāzi*, oubliant la troisième, qu'il connaît pourtant, celle des *Ibn N̄gād*. Quant aux coquilles d'impression qui ont échappé à sa vigilance, elles nous retiendraient longtemps.

Malgré ces lacunes, cet ouvrage constitue un effort méritoire pour faciliter l'étude des usages et des dialectes jordaniens. Il y a longtemps qu'une œuvre d'une telle ampleur n'a vu le jour en Orient arabe. L'auteur a d'autant plus droit à notre gratitude qu'il a eu le courage de rapporter des faits relatifs à la vie bédouine, susceptibles de lui attirer des ennuis. Ceux-ci d'ailleurs n'ont pas tardé à venir puisqu'on a demandé au gouvernement jordanien — qui refusa — de brûler cet ouvrage, et que la vie de son auteur fut menacée. Aujourd'hui les esprits se sont apaisés, et ce *Qāmūs* connaît un vif succès, comme en témoignent ses nombreuses éditions.

Joseph CHELHOD
(C.N.R.S., Paris)

Hasin AL-WĀD, *Fī tārīḥ al-adab : mafāhīm wa manāhiğ*. Tunis, Dār al-Ma'rifa li-l-našr, 1980. 23,5 × 15,5 cm., 222 p.

L'histoire de la littérature arabe obéit-elle à des présupposés idéologiques ? Les historiens arabes de la littérature appliquent-ils les principes qu'ils édictent ? C'est à ces deux questions qu'essaie de répondre ce livre, en s'appuyant sur quatre ouvrages :

1. Ġurğī Zaydān : *Tārīḥ ădāb al-luġa al-'arabiyya*, 4 t., 1909-1914;
2. Muṣṭafā Ṣādiq al-Rāfi'i : *Tārīḥ ădāb al-'Arab*, 3 t., 1911-1912 et 1940;
3. Aḥmad Ḥasan al-Zayyāt : *Tārīḥ al-adab al-'arabī*, 536 p., 1925;
4. Ṭaha Ḫusayn : *Fī l-adab al-ğāhili*, 333 p., 1927.

Ces quatre tentatives ont longtemps fait figure de modèles méthodologiques dans la mesure où ils utilisent respectivement la périodisation, les thèmes ou les écoles comme critère de classement.

La première partie du livre étudie les concepts (p. 34-78). La littérature est un miroir de la vie des individus et des groupes. Le texte est reproduction ou représentation. Mais les auteurs arabes

ne précisent pas le rôle de la littérature dans la société. L'écrivain serait un homme plutôt singulier. L'histoire est une science informative et apologétique pour les trois premiers, rationnelle pour le dernier. L'histoire de la littérature est une description du mouvement des idées, de sa naissance et de son évolution grâce aux œuvres. Le but de ces historiens est didactique avant d'être scientifique.

La deuxième partie s'attache aux méthodes (p. 80-124). Ils en ont utilisé trois. La première, celle de Zaydān et Zayyāt, divise la littérature selon les périodes politiques, mais le nombre des époques est discuté. La deuxième, celle de Rāfi'i, divise la littérature par genres : jactance, satire, poésie strophique etc ... dans leur apparition, développement et déclin. La troisième, celle de T. Ḥusayn, divise la littérature selon les écoles, commentant les textes de manière rationnelle et esthétique.

La troisième partie envisage l'application (p. 126-177). Pour le premier type de démarche, l'auteur choisit l'exemple des Umayyades. Une grande importance est accordée à la poésie et aux biographies et les facteurs économiques sont négligés : ces historiens ont surtout fait un travail de sélection. Partisan de la deuxième démarche, Rāfi'i n'a pu terminer son ouvrage. A partir du modèle pré-islamique de la poésie, il juge du progrès selon le changement observé. Quant à T. Ḥusayn, partisan du troisième type, par écoles, il recherche les constantes esthétiques des groupes de poètes, le progrès étant marqué par la succession des écoles.

Dans la conclusion (p. 179-211), l'auteur dresse le bilan des résultats déjà obtenus. Il avance ensuite des hypothèses sur les essais récents d'intégrer la littérature à la science et les lecteurs aux productions des auteurs. On aurait ainsi une histoire littéraire intégrée qui aurait des répercussions sur le fait littéraire lui-même (lien avec la culture et l'éducation), les textes (abondance ou rareté, forme, célébrité), les auteurs (nombre, situation économique, position sociale, croyance religieuse), le public (importance numérique, répartition sociale, attitude en face du texte), la subdivision selon l'évolution historique.

Ce livre se distingue d'abord par sa rigueur et sa précision, ensuite par la limpidité de l'exposé et de l'expression. Non seulement l'auteur n'écrase pas le lecteur de néologismes abscons, mais ce dernier peut suivre aisément la démarche intellectuelle qui lui est proposée. Enfin, à partir des quatre auteurs connus du début du siècle, le livre fait le point des théories littéraires actuelles sans surcharge indigeste. De quoi réconcilier le public avec la critique littéraire.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

Maria Jesús RUBIERA MATA, *Ibn al-Ŷayyāb el otro poeta de la Alhambra*. Granada, coedición Patronato de la Alhambra — Instituto Hispano-Arabe de Cultura, 1982. 21 × 15 cm., 187 pp. dont 43 de texte arabe.

Dans ce petit ouvrage consacré à Ibn al-Ŷayyāb (673-749 H. / 1274-1349 J.-C.), chef de la chancellerie du royaume nasride, M.J. Rubiera Mata met à la disposition d'un public élargi les